

<p style="text-align: center;">SÉQUENCE 1</p> <p>Objet d'étude : Le théâtre du XVIIème au XXIème siècle</p> <ul style="list-style-type: none"> ● Nathalie Sarraute, <i>Pour un oui ou pour un non.</i> 	<p style="text-align: center;">❖ Parcours associé :</p> <p style="text-align: center;">Théâtre et dispute</p>
--	---

TEXTE 1 : PAGE 22 : "H1 - DES MOTS - JUSTE AVEC CE SUSPENS... CET ACCENT"

H.1 : Des mots ? Entre nous ? Ne me dis pas qu'on a eu des mots... ce n'est pas possible... et je m'en serais souvenu...

H.2 : Non, pas des mots comme ça... d'autres mots... pas ceux dont on dit qu'on les a « eus »... Des mots qu'on n'a pas « eus » justement... On ne sait pas comment ils vous viennent...

H.1 : Lesquels? Quels mots? Tu me fais languir... tu me taquines...

H.2 : Mais non, je ne te taquine pas... Mais si je te les dis...

H.1 : Alors? Qu'est-ce qui se passera? Tu me dis que ce n'est rien...

H.2 : Mais justement, ce n'est rien... Et c'est à cause de ce rien...

H.1 : Ah on y arrive. C'est à cause de ce rien que tu t'es éloigné? Que tu as voulu rompre avec moi?

H.2, soupire : Oui... c'est à cause de ça... Tu ne comprendras jamais... Personne, du reste, ne pourra comprendre...

H.1 : Essaye toujours... Je ne suis pas si obtus...

H.2 : Oh si... pour ça, tu l'es. Vous l'êtes tous, du reste.

H.1 : Alors, chiche... on verra...

H.2 : Eh bien... tu m'as dit il y a quelque temps... tu m'as dit... quand je me suis vanté de je ne sais plus quoi... de je ne sais plus quel succès... oui... dérisoire... quand je t'en ai parlé... tu m'as dit : « C'est bien... ça... »

H.1 : Rétape-le, je t'en prie... j'ai dû mal entendre.

H.2, prenant courage : Tu m'as dit : « C'est bien... ça... » Juste avec ce suspens... cet accent...

TEXTE 2 : PAGES 44-45; "H1 - OUI, TU NE LE PERDS JAMAIS - IL Y A LES RATE'S"

H.1 : Oui, tu ne le perds jamais. Tu as dû avoir le fol espoir, comme tout à l'heure, devant la fenêtre... quand tu m'as tapoté l'épaule... « C'est bien, ça... »

H.2 : C'est bien, ça ?

H.1 : Mais oui, tu sais le dire aussi... en tout cas l'insinuer... C'est biieen... ça... voilà un bon petit qui sent le prix de ces choses-là... on ne le croirait pas, mais vous savez, tout béotien qu'il est, il en est tout à fait capable...

H.2 : Mon Dieu ! et moi qui avais cru à ce moment-là... comment ai-je pu oublier ? Mais non, je n'avais pas oublié... je le savais, je l'ai toujours su...

H.1 : Su quoi ? Su quoi ? Dis-le.

H.2 : Su qu'entre nous il n'y a pas de conciliation possible. Pas de rémission... C'est un combat sans merci. Une lutte à mort. Oui, pour la survie. Il n'y a pas le choix. C'est toi ou moi.

H.1 : Là tu vas fort.

H.2 : Mais non, pas fort du tout. Il faut bien voir ce qui est : nous sommes dans deux camps adverses. Deux soldats de deux camps ennemis qui s'affrontent.

H.1 : Quels camps ? Ils ont un nom.

H.2 : Ah, les noms, ça c'est pour toi. C'est toi, c'est vous qui mettez des noms sur tout. Vous qui placez entre guillemets... Moi je ne sais pas.

H.1 : Eh bien, moi je sais. Tout le monde le sait. D'un côté, le camp où je suis, celui où les hommes luttent, où ils donnent toutes leurs forces... ils créent la vie autour d'eux... pas celle que tu contemples par la fenêtre, mais la "vraie", celle que tous vivent. Et d'autre part... eh bien...

H.2 : Eh bien ?

H.1 : Eh bien ?

H.2 : Non...

H.1 : Si. Je vais le dire pour toi... Eh bien, de l'autre côté il y a les "ratés".

TEXTE 3 : PAGE 48 ; H1 - A CRAINdre - H1 : OUI JE VOIS

H.1 : À craindre ? Tu reviens encore à ça... À craindre... Oui, peut-être... Peut-être que tu as raison, en fin de compte... c'est vrai qu'auprès de toi j'éprouve parfois comme de l'appréhension...

H.2 : Ah, voilà...

H.1 : Oui... il me semble que là où tu es tout est... je ne sais pas comment dire... inconsistant, fluctuant... des sables mouvants où l'on s'enfonce... je sens que je perds pied... tout autour de moi se met à vaciller, tout va se défaire... il faut que je sorte de là au plus vite... que je me retrouve chez moi où tout est stable. Solide.

H.2 : Tu vois bien... Et moi... eh bien, puisque nous en sommes là... et moi, vois-tu, quand je suis chez toi, c'est comme de la claustrophobie... je suis dans un édifice fermé de tous côtés, partout des compartiments, des cloisons, des étages... j'ai envie de m'échapper... mais même quand j'en suis sorti, quand je suis revenu chez moi, j'ai du mal à... à...

H.1 : Oui ? du mal à faire quoi ?

H.2 : Du mal à reprendre vie... parfois encore le lendemain je me sens comme un peu inerte... et autour de moi aussi... il faut du temps pour que ça revienne, pour que je sente ça de nouveau, cette pulsation, un pouls qui se remet à battre... alors tu vois...

H.1 : Oui. Je vois.

TEXTE 4 : MOLIÈRE, *LE MISANTHROPE*, ACTE 1 SCÈNE 1.

PHILINTE

Qu'est-ce donc ? Qu'avez-vous ?

ALCESTE

Laissez-moi, je vous prie.

PHILINTE

Mais, encor, dites-moi, quelle bizarrerie...

ALCESTE

Laissez-moi là, vous dis-je, et courez vous cacher.

PHILINTE

Mais on entend les gens, au moins, sans se fâcher.

ALCESTE

Moi, je veux me fâcher, et ne veux point entendre.

PHILINTE

Dans vos brusques chagrins, je ne puis vous comprendre ;

Et quoique amis, enfin, je suis tous des premiers...

ALCESTE

Moi, votre ami ? Rayez cela de vos papiers.

J'ai fait jusques ici, profession de l'être ;

Mais après ce qu'en vous, je viens de voir paraître,

Je vous déclare net, que je ne le suis plus,

Et ne veux nulle place en des cœurs corrompus.

PHILINTE

Je suis, donc, bien coupable, Alceste, à votre compte ?

ALCESTE

Allez, vous devriez mourir de pure honte,

Une telle action ne saurait s'excuser,

Et tout homme d'honneur s'en doit scandaliser.

Je vous vois accabler un homme de caresses,

Et témoigner, pour lui, les dernières tendresses ;

De protestations, d'offres, et de serments,

Vous chargez la fureur de vos embrassements :

Et quand je vous demande après, quel est cet homme,

À peine pouvez-vous dire comme il se nomme,

Votre chaleur, pour lui, tombe en vous séparant,

Et vous me le traitez, à moi, d'indifférent.

Morbleu, c'est une chose indigne, lâche, infâme,

De s'abaisser ainsi, jusqu'à trahir son âme :

Et si, par un malheur, j'en avais fait autant,

Je m'irais, de regret, prendre tout à l'instant.

SÉQUENCE 2

Objet d'étude :

Le roman et le récit du Moyen Âge au XXIème siècle

- Honoré de Balzac, *La Peau de chagrin*.

❖ Parcours associé :

Romans de l'énergie : création et destruction

TEXTE 5 : 1ÈRE PARTIE, *LE TALISMAN*, PAGES 80 - 81

- Ceci ! dit-il d'une voix éclatante en montrant la Peau de chagrin, est le *pouvoir* et le *vouloir* réunis ! Là sont vos idées sociales, vos désirs excessifs, vos intempéances, vos joies qui tuent, vos douleurs qui font trop vivre ; car le mal n'est peut-être qu'un violent plaisir. Qui pourrait déterminer le point où la volupté devient un mal et celui où le mal est encore la volupté ? Les plus vives lumières du monde ne caressent-elles pas la vue, tandis que les plus douces ténèbres du monde physique la blessent toujours ? Sagesse ne vient-elle pas de savoir ? et qu'est ce que la folie, sinon l'excès d'un vouloir et d'un pouvoir ?

- Eh bien, oui, je veux vivre avec excès, dit l'inconnu en saisissant la Peau de chagrin.

- Jeune homme, prenez garde, s'écria le vieillard avec une incroyable vivacité.

- J'avais résolu ma vie par l'étude et la pensée, mais elles ne m'ont même pas nourri, répliqua l'inconnu. Je ne veux pas être la dupe ni d'une prédication digne de Swedenborg ni de votre amulette oriental, ni des charitables efforts que vous faites , monsieur, pour me retenir dans un monde où mon existence est impossible. Voyons ! ajouta-t-il en serrant le talisman d'une main convulsive et regardant le vieillard. Je veux un dîner royalement splendide, quelque bacchanale digne du siècle où tout s'est, dit-on, perfectionné ! Que mes convives soient jeunes, spirituels et sans préjugés, joyeux jusqu'à la folie ! Que les vins se succèdent toujours plus incisifs, plus pétillants et soient de force à nous enivrer pour trois jours ! Que cette nuit ardente soit parée de femmes ardentes ! Je veux que la Débauche en délire et rugissante nous emporte dans son char à quatre chevaux, par-delà les bornes du monde, pour nous verser sur des plages inconnues : que les âmes montent dans les cieux ou se plongent dans la boue, je ne sais si alors elles s'élèvent ou s'abaisse , peu m'importe ! Donc je commande à ce pouvoir sinistre de me fondre toutes les joies dans une joie. Oui, j'ai besoin d'embrasser les plaisirs du ciel et de la terre dans une dernière étreinte pour en mourir.

TEXTE 6 : 2ÈME PARTIE, *UNE FEMME SANS CŒUR*, PAGES 285 - 287.

Une horrible pâleur dessina tous les muscles de la figure flétrie de cet héritier, ses traits se contractèrent, les saillies de son visage blanchirent, les creux devinrent sombres, le masque fut livide, et les yeux se fixèrent. Il voyait la MORT. Ce banquet splendide entouré de courtisanes fanées, de visages rassasiés, cette agonie de la joie, était une vivante image de sa vie. Raphaël regarda trois fois le talisman qui jouait à l'aise dans les impitoyables lignes imprimées sur la serviette, il essayait de douter ; mais un clair pressentiment anéantissait son incrédulité. Le monde lui appartenait, il pouvait tout et ne voulait plus rien. Comme un voyageur au milieu du désert, il avait un peu d'eau pour la soif et devait mesurer sa vie au nombre des gorgées. Il voyait ce que chaque désir devait lui coûter de jours. Puis il croyait à la Peau de chagrin, il s'écoutait respirer, il se sentait déjà malade, il se demandait : *Ne suis-je pas pulmonique ? Ma mère n'est-elle pas morte de la poitrine ?*

- *Ah ! ah ! Raphaël, vous allez bien vous amuser ! Que me donnerez-vous ?* disait Aquilina .
- *Buvons à la mort de son oncle, le major Martin O'Flaharty ! Voilà un homme.*
- *Il sera pair de France.*
- *Bah ! Qu'est-ce qu'un pair de France après Juillet ?* dit le jugeur.
- *Auras-tu loge aux Bouffons ?*
- *J'espère que vous nous régalez tous ,* dit Bixiou.
- *Un homme comme lui sait faire grandement les choses ,* dit Emile.

Le hourra de cette assemblée rieuse résonnait aux oreilles de Valentin sans qu'il pût saisir le sens d'un seul mot ; il pensait vaguement à l'existence mécanique et sans désir d'un paysan de Bretagne, chargé d'enfants, labourant son champ, mangeant du sarrazin, buvant du cidre à même son *piché*, croyant à la Vierge et au roi, communiant à Pâques, dansant le dimanche sur une pelouse verte et ne comprenant pas le sermon de son *recteur*. Le spectacle offert en ce moment à ses regards, ces lambris dorés, ces courtisanes, ce repas, ce luxe, le prenaient à la gorge et le faisaient tousser.

TEXTE 7 : 3ÈME PARTIE, *L'AGONIE*, PAGES 422 - 423.

La jeune fille crut Valentin devenu fou, elle prit le talisman, et alla chercher la lampe. Éclairée par la lueur vacillante qui se projetait également sur Raphaël et sur le talisman, elle examina très attentivement et le visage de son amant et la dernière parcelle de la Peau magique. En la voyant belle de terreur et d'amour, il ne fut plus maître de sa pensée: les souvenirs des scènes caressantes et des joies délirantes de sa passion triomphèrent dans son âme depuis longtemps endormie, et s'y réveillèrent comme un foyer mal éteint.

- *Pauline, viens ! Pauline !*

Un cri terrible sortit du gosier de la jeune fille, ses yeux se dilatèrent, ses sourcils, violemment tirés par une douleur inouïe, s'écartèrent avec horreur, elle lisait dans les yeux de Raphaël un de ces désirs furieux, jadis sa gloire à elle; mais à mesure que grandissait ce désir, la Peau, en se contractant, lui chatouillait la main. Sans réfléchir, elle s'enfuit dans le salon voisin dont elle ferma la porte.

- *Pauline ! Pauline !* cria le moribond en courant après elle, *je t'aime, je t'adore, je te veux ! Je te maudis, si tu ne m'ouvres ! Je veux mourir à toi !*

Par une force singulière, dernier éclat de vie, il jeta la porte à terre, et vit sa maîtresse à demi nue se roulant sur un canapé. Pauline avait vainement tenté de se déchirer le sein, et pour se donner une prompte mort, elle cherchait à s'étrangler avec son châle. - *Si je meurs, il vivra !* disait-elle en tâchant vainement de serrer le nœud. Ses cheveux étaient épars, ses épaules nues, ses vêtements en désordre, et dans cette lutte avec la mort, les yeux en pleurs, le visage enflammé, se tordant sous un horrible désespoir, elle présentait à Raphaël, ivre d'amour, mille beautés qui augmentèrent son délire; il se jeta sur elle avec la légèreté d'un oiseau de proie, brisa le châle, et voulut la prendre dans ses bras.

Le moribond chercha des paroles pour exprimer le désir qui dévorait toutes ses forces; mais il ne trouva que les sons étranglés du râle dans sa poitrine, dont chaque respiration creusée plus avant semblait partir de ses entrailles. Enfin, ne pouvant bientôt plus former de sons, il mordit Pauline au sein. Jonathas se présenta tout épouvanté des cris qu'il entendait, et tenta d'arracher à la jeune fille le cadavre sur lequel elle s'était accroupie dans un coin.

TEXTE 8 : FLAUBERT, *L'ÉDUCATION SENTIMENTALE*

Alors commencèrent trois mois d'ennui. Comme il n'avait aucun travail, son désœuvrement renforçait sa tristesse.

Il passait des heures à regarder, du haut de son balcon, la rivière qui coulait entre les quais grisâtres, noircis, de place en place, par la bavure des égouts, avec un ponton de blanchisseuses amarré contre le bord, où des gamins quelquefois s'amusaient, dans la vase, à faire baigner un caniche. Ses yeux délaissant à gauche le pont de pierre de Notre-Dame et trois ponts suspendus, se dirigeaient toujours vers le quai aux Ormes, sur un massif de vieux arbres, pareils aux tilleuls du port de Montereau. La tour Saint-Jacques, l'hôtel de ville, Saint-Gervais, Saint-Louis, Saint-Paul se levaient en face, parmi les toits confondus, — et le génie de la colonne de Juillet resplendissait à l'orient comme une large étoile d'or, tandis qu'à l'autre extrémité le dôme des Tuileries arrondissait, sur le ciel, sa lourde masse bleue (...)

Il rentrait dans sa chambre ; puis, couché sur son divan, s'abandonnait à une méditation désordonnée : plans d'ouvrage, projets de conduite, élancements vers l'avenir. Enfin, pour se débarrasser de lui-même, il sortait.

Il remontait, au hasard, le quartier latin, si tumultueux d'habitude, mais désert à cette époque, car les étudiants étaient partis dans leurs familles. Les grands murs des collèges, comme allongés par le silence, avaient un aspect plus morne encore ; on entendait toutes sortes de bruits paisibles, des battements d'ailes dans des cages, le ronflement d'un tour, le marteau d'un savetier ; et les marchands d'habits, au milieu des rues, interrogeaient de l'œil chaque fenêtre, inutilement. Au fond des cafés solitaires, la dame du comptoir bâillait entre ses carafons remplis ; les journaux demeuraient en ordre sur la table des cabinets de lecture ; dans l'atelier des repasseuses, des linge frissonnaient sous les bouffées du vent tiède. De temps à autre, il s'arrêtait à l'étalage d'un bouquiniste ; un omnibus, qui descendait en frôlant le trottoir, le faisait se retourner ; et, parvenu devant le Luxembourg, il n'allait pas plus loin.